

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 136

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan
Autor: Camfranc, M du
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249976>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications

S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

a
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS

et communications

S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

a
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Les origines de la crise Chinoise

L'Impératrice régente Sy-Tay-Heou

(Suite.)

La lutte d'influence, je dirais presque le partage, en Chine, est surtout entre cinq puissances : Russie, Japon, Allemagne pour le Nord, France pour le sud, et, notez-le bien, Angleterre pour le Nord, le Sud et le Centre, c'est-à-dire partout. Je laisse de côté les efforts des autres nations (1) pour ne m'occuper que des agissements de la Grande-Bretagne. Ils sont la cause du coup d'Etat.

Le peuple anglais est un producteur commerçant et un gros banquier. Pour écouter ses produits, être l'intermédiaire des échanges, trafiquer de l'or, il a besoin d'immenses débouchés. Quand une terre lui paraît nécessaire à cette vie de rapace marchand, l'Anglais dit : « Cette terre sera mienné », alors même que l'immense morceau serait le quart du monde. A la fin de la guerre sino-japonaise, l'Angleterre commit une faute grave. Habituée à contrecarrer les autres puissances, elle se mit violemment du côté du Japon contre la Chine, après avoir fait le contraire pendant toute la guerre. Du coup, elle perdit tous les bénéfices de ses concours passés. L'influence anglaise baissa à Pékin.

Aussitôt la diplomatie britannique reprit la lutte sous la forme dont elle est coutumière : la constitution, par l'or et l'intrigue, d'un parti anglais au sein même de la nation qu'elle veut adjuger à son influence et à son commerce.

(1) Il y aurait cependant beaucoup à dire sur les faiblesses de notre diplomatie en face des insolences anglaises. Mais ce serait un hors d'œuvre.

Feuilleton du Pays du Dimanche 34

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Et cette aphonie, qui était venue, en coup de foudre, briser la carrière de l'actrice, n'était-elle pas une grâce du ciel ? Il ne connaissait pas les desseins de Dieu ; il ne vogliait pas les scruter. Dans tout ce qui frappe l'humanité, Dieu à ses secrets ; il n'est pas cruel comme les impies le pensent. Tout ce que pouvait dire le pauvre infirme Yvan, c'est qu'il redoublait de fermeur dans ses prières, de résignation dans l'acceptation de ses souffrances personnelles. Il demandait la guérison de sa mère ; mais en même temps, la lumière divine qui lui mon-

quand ce n'est pas à son empire. Les Sociétés secrètes ont toujours été nombreuses en Chine ; beaucoup de lettrés et de mandarins en font partie. Sous divers noms, avec des chefs différents qui correspondent entre eux, ces Sociétés ont le même but : délivrer la Chine de la domination tartare. Depuis longtemps, les francs-maçons anglais d'Extrême-Orient ont établi des relations avec ces groupes d'association. En ces dernières années, la diplomatie britannique a resserré ces liens par l'entremise des Loges anglaises qui, dans les grands ports, sont des foyers d'intrigues politiques. Voilà l'armée prête à susciter des embarras intérieurs au gouvernement chinois. Avec le faible Kouang-Su, au milieu de l'invisciable remue-ménage amené par les suites de la guerre sino-japonaise, tout marche très vite. Comme préparatifs lointains, les agents britanniques attirent à leurs écoles une foule de jeunes lettrés, leur apprennent l'anglais, en firent des ingénieurs, des constructeurs, des professeurs, etc. C'était un état-major de près de 300 futurs mandarins. Quant aux chefs, surtout à noter pour l'influence à Pékin, Tchang-Yun-Hoan, vieux ministre et diplomate gagné à l'Angleterre, à Londres même, pendant les fêtes du Jubilé de la reine : pour l'action sur le peuple Kang-yeou-ouy, jeune Cantonais, publiciste, réformateur que tous les journaux anglais d'Extrême-Orient célébraient comme le Confucius moderne. Cet agent eut toujours de l'argent pour sa propagande et surtout pour son journal le *Progrès de la Chine*, organe de la régénération de sa patrie par l'Angleterre.

Avec ces données, transportons-nous chez la douairière Tse-Hy qui, du fond de son palais, suit attentivement les événements, renseignée par Ly-Hong-Tchang toujours influent à cause de son passé diplomatique. A la fin de

trera le danger de cette carrière d'actrice, qu'elle avait choisie, qu'elle avait aimée passionnément...

N'est-ce pas profaner la musique, ce don du ciel, de ne la faire interpréter que la passion humaine ?

Il aurait voulu dire ces choses à sa mère ; mais elle ne les aurait pas encore comprises.

Marie-Alice sentait au fond de son âme brûlante comme aux premiers jours, les inoubliables offenses de Boleslas.

Yvan reprit :

— Ma mère, il est certain que notre budget est devenu insuffisant. Notre maison est, désormais, trop lourde ; vous ne pouvez plus faire face à vos engagements. Eh bien ! enrayons ! quittons ce trop vaste et luxueux appartement.

Elle le regarda avec pitié, puis écrivit :

— Cher enfant, comment vivrais-tu dans une chambre étroite et sombre, sans rien pour égayer tes yeux ? Comment te priver d'une

1897, il est certain que tout va très mal dans l'empire : les provinces sont mal administrées, troublées et ensanglantées par des révoltes. Dans les relations avec les Européens, le gouvernement est d'une inconcevable faiblesse. Il céde aux exigences de toutes les puissances ; il laisse occuper Kiao-Tcheou (novembre 1897) par le manque de fermeté contre les rébellions à quelques jours de la capitale. L'année suivante est celle de l'enfouissement étranger et du bouleversement des traditions nationales. Sy-Tay-Heou étudie quels sont ceux qui aident Koang-Su à si mal gouverner l'empire. Elle dénombre les hommes, suit leurs actes, en calcule les conséquences et scrute leur but.

Les Hommes. La douairière voit un groupe compact, très anglophile, disposant de beaucoup d'argent et introduisant ses hommes en tous les ministères : Tchang-Yun-Hoan, ministre des Finances, président de la Commission des chemins de fer, infidèle à l'Angleterre ; Kang-Yeou-Ouy, secrétaire principal au ministère des Travaux publics, élève de Dudgeon, Anglais, et de Timothy Richard, Américain : Lin, secrétaire du Tsong-ly-yamen et familier de Koang-Su, élève de l'école des Anglais ; Kang-Yeou-Tchouan, frère du Confucius moderne, secrétaire aux chemins de fer, maître ès arts d'une Université anglaise. Ce sont les plus actifs, mais leur groupe contient encore des hommes importants et non moins partisans des Anglais : Ly-Té-Fan, président, et Sou-Tche-Tchén vice-président du ministère des Rites ; Chang-Yun-Fou, vice-président du ministère des Finances ; Yang-Tchén-Siou et Song-Pé-Lou, du Conseil des grands censeurs ; Yang-Jou-Y, archiviste de l'Académie ; Ly-Sio-Gan et Ly-Koang-Té, secrétaires du grand Conseil ; Liang-Tche-Tchao, secrétaire à un ministère, idéalistes égarés parmi ces arri-

voiture, toi qui ne peut marcher ?

L'enveloppant d'un tendre regard il répondit :

— Dans une pauvre chambre, et sans notre voiture, je serai heureux, si je vous vois redeindre courage.

Il parlait de se dépouiller de tout ce luxe, dont il était entouré, sans l'apparence d'un regret. A-t-on besoin de grand luxe ici-bas ? Il était, au contraire, tenté de bénir la pauvreté. Le Seigneur aime les humbles. La prière des petits est puissante. Ah ! si Dieu consentait, un jour, à l'exaucer, à jeter un regard de pitié sur son père et sur sa mère !

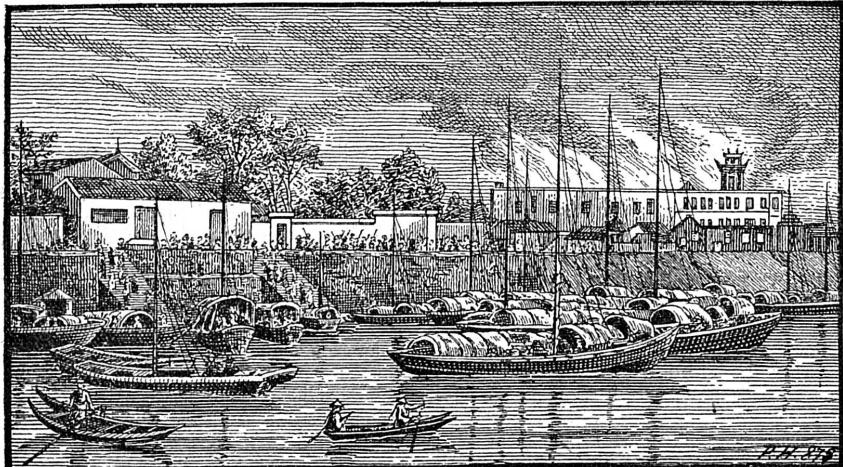
Vendre le mobilier d'art ! Depuis des jours Marie-Alice y songeait sans pouvoir se résoudre à cette dure nécessité. Devant le conseil d'Yvan, elle s'y résigna.

Tout irait aux enchères ; la vente serait annoncée, avec grande publicité, dans les journaux ; les amateurs afflueront.

D'un pas lent et accablé, elle s'était mise à

vistes. De plus, par leur parenté, leurs alliances ou leurs amitiés, ces personnages ont action sur les principaux gouverneurs résidant aux grandes villes. Koang-Tong, Nen-Kin, Han-Keou, Tchén-Tou, Fou-Tcheou, têtes des grandes provinces.

Les actes. A l'intérieur, ce parti progressiste lance tout à coup le débile empereur dans un véritable torrent de réformes qui menace de submerger non seulement les abus, mais l'organisme même de la constitution chinoise.



Missions chrétiennes incendiées en Mandchourie.

Le mouvement commence en juin : des écoles élémentaires officielles sont décrétées partout ; on y affecte les bonzeries de tout l'empire. Le 9 août suppression de trois gouvernements au Fou-pé, Yun-Nan et Koang-Tong. Le 10, annonce d'un remplacement général des vieux fonctionnaires par des progressistes. Le 11, institution de l'Université de Pékin ; le décret affiche un superbe dédai pour les études consacrées aux textes des sages, bons pour l'ancien temps ; sur huit professeurs, quatre, dont le président, sont Anglais. Le 17, création d'un collège de traducteurs des ouvrages étrangers, base nouvelle des examens. Le 20, transformation radicale des programmes

passer en revue toutes les luxueuses pièces de ce vaste appartement, dont les tableaux et les collections étaient célèbres. Elle longeait la galerie, dont les larges baies vitrées donnaient sur les gais ombrages et les pelouses fleuries du parc Monceau. Les muraillées étaient tapissées de toiles de réelle valeur : portraits de comédiennes du temps passé, paysages aux galants personnages d'autrefois, et elle se rappelait l'enfance de son gai petit Yvan, alors, qu'il était agile et bien portant, il courait librement dans cette longue galerie, comme dans une allée de jardins.

Allons ! aux enchères les jolies comédiennes d'autrefois, qui souriaient dans leur cadre, le fard aux pommettes. Elle passa dans un petit salon intime tendu de soie bleue, à encadrement de bois blanc et or ; les meubles étaient couverts de tapisseries à la Watteau, aux nuances tendres, aux sujets gracieux.

Allons ! aux enchères, ce délicieux boudoir, où Boleslas, aux premiers jours de leur union, lui avait dit, d'une voix si douce, tout son amour. Comme c'était loin tout cela ! Les bergers peints étaient plus fidèles, et souriaient toujours à leurs coquettes bergères, qui minaudaient en gardant leurs troupeaux.

Aux enchères les Watteau et les Saxe. Aux enchères, les biscuits de Sèvres et les fins ivoires.

(La suite prochainement).

d'examens et suppression des anciennes compositions littéraires dites *Ouen-Tchang*. Le 31, suppression de six grands bureaux de Pékin : cour de révision, contrôle de l'instruction, transmission des édits, cérémonies, banquets, écuries. J'omets une cinquantaine de décrets moins importants. Ceux que je viens de citer touchaient à la forme ancienne de la vie nationale, et, de plus, selon l'expression chinoise, ils envoyoyaient s'asseoir sur un banc froid, sous la voûte du ciel inclément.

taire, qui, pour atténuer mon ennui incomensurable me lisait les journaux et écrivait sous ma dictée, à mes amis.

» Freycinet (1) faisait une saison à Cauterets. J'ai raconté que, lors d'un voyage à Paris, où j'allais recevoir mon ami, Czacki, qui traversait la France, je me décidai, après trois mois d'hésitation, à recourir à Notre-Dame de Lourdes. Il demanda pour moi de l'eau jaillie à la fontaine miraculeuse. Cette eau arriva, et j'osai m'en servir en faisant cette prière du fond du cœur : « O Sainte Vierge, avez pitié de moi, et guérissez mon aveuglement physique et moral ! »

» En prononçant ces paroles, je me frottai successivement les yeux et le front avec ma serviette, que j'avais trempée dans l'eau de Lourdes. Ce mouvement, que je viens de décrire, ne dura pas trente secondes. Qu'on juge de mon saisissement, j'allais presque dire de mon épouvante ! A peine avais-je touché de cette eau miraculeuse mes yeux et mon front que je me sentis guéri tout à coup, brusquement, sans transition, avec une soudaineté que, dans mon langage imparfait, je ne puis comparer qu'à celle de la foudre.

» Cet événement changea ma vie. Il fut le premier appel de la Providence à écrire l'histoire de la Vierge apparue à Lourdes. »

Les deux amis qui avaient poussé M. Lasserre au pied de Notre-Dame de Lourdes étaient appelés à jouer un rôle important sous la troisième République. Le comte Waldimir Czacki, que le futur historien de Notre-Dame de Lourdes avait connu à Rome comme secrétaire du prince Constantin Czatoryski, le représentant de la Pologne catholique persécutée auprès du Saint-Siège, entra plus tard dans les Ordres. Nonce à Paris, il est mort cardinal. M. de Freycinet, aujourd'hui sénateur de la Seine, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, a eu, lui aussi, une carrière qui l'a mis en évidence. Délégué à la guerre auprès de la délégation de Tours ; successivement ministre des Travaux publics, des Affaires étrangères, de la Guerre ; à plusieurs reprises président du Conseil, il a été un des hommes d'Etat qui ont le plus longtemps exercé le pouvoir depuis 1870. Après avoir été le bras droit de Gambetta à Tours, il a été successivement le conseiller du maréchal de Mac-Mahon, des présidents Grévy, Carnot, Félix Faure, Loubet.

L'Histoire de Notre-Dame de Lourdes, qu'Henri Lasserre avait promis d'offrir en *ex-voto* à la Très Sainte Vierge, ne parut que six ou sept ans après sa guérison. Elle eut un retentissement extraordinaire. Traduite en 43 langues, répandue à plusieurs millions d'exemplaires, elle provoqua un vif enthousiasme et rendit populaire jusque dans les régions les plus inaccessibles du Nouveau Monde l'écrivain qui, dans un style souple, vivant, imagé, avait appliqué tout son art à décrire avec une poésie pleine de foi les opérations de la puissance surnaturelle.

Henri Lasserre a été l'heureux témoin des prodiges accomplis aux grottes Massabielle par la Reine du ciel. Tous les ans, il allait se mêler aux foules, qui accourraient de tous les points de la France, de l'Italie, de la Belgique, de l'Allemagne, de l'Espagne, de l'Amérique, pour se jeter aux pieds de Notre-Dame, il méritait le titre de *citoyen de Lourdes* que lui octroyait le Conseil municipal en donnant cent mille francs pour l'achèvement de l'église paroissiale, dont la construction a été interrompue depuis la mort de Mgr Peyramale. Le voilà récompensé de ses grands services rendus à la cause de Marie : la digne Mère aura dû bien accueillir son fils !

(1) M. de Freycinet est protestant.